

DE LA MER DOUCE ET DU LAC DES PUANS

Pour expliquer leurs succès en agriculture

«Une courge lui poussait de la tête, le blé de ses seins»

Certains tribus, qui seraient entrées en contact avec les Hurons au cours des dernières années, ont associé la réussite agricole de ceux-ci à l'adaptation avec succès à leur nouvel environnement. Un représentant des Hurons a toutefois expliqué en entrevue que tel n'était pas le cas.

«Nous sommes arrivés dans la région de la baie Georgienne à l'époque où un immense glacier séparait le territoire entre les Grands Lacs et la Mer du Nord [la Baie d'Hudson] en deux [entre 8000 et 9000 avant Jésus-Christ]. Avec le temps, le climat s'est réchauffé ce qui a causé le recul du glacier et la transformation des épinettes éparpillées un peu partout en véritable forêt boréale», affirmait un ancien.

Dans la région du

lac Huron, les Hurons sont devenus des agriculteurs prospères cultivant surtout le maïs, mais également le tabac parmi d'autres. La tribu explique son succès agricole d'abord et avant tout par la contribution de la mythologie huronne.

«Une femme est enceinte de jumeaux qui se querellent dans son utérus. Le premier est né naturellement tandis que le deuxième est sorti violemment causant la mort de sa mère. Lorsqu'elle fut ensevelie, une courge a poussé de sa tête, le blé est sorti de ses seins et les fèves ont poussé de ses membres donnant ainsi aux Hurons les connaissances nécessaires à la pratique de l'agriculture», récitait un ancêtre de la tribu à un groupe de jeunes autour d'un feu.

Les autochtones s'adaptent aux conditions du continent

(HURONIE, 518) — Questionnés par une journaliste de L'Écho quant à l'origine de leurs multiples moyens de déplacement, deux représentants de la tribu des Népissingues ont expliqué que ces méthodes avaient été perfectionnées depuis longtemps. Elles dateraient même selon des anciens du début du long trajet de leurs ancêtres passés par le détroit de Béring il y a de cela plusieurs milliers d'années [environ 12 000 ans].

Durant la saison estivale, le canot d'écorce, facile à manoeuvrer et réparer, est utilisé pour ses nombreux avantages. Il était possible de transporter deux adultes, un ou deux enfants ainsi que 130 kilogrammes de cargaison dans un canot qui faisait environ sept mètres de long par deux pieds de large, tout en demeurant assez léger pour permettre le portage et assez petit pour naviguer les diverses rivières de l'intérieur du pays.

En hiver, les autochtones ont échangé leurs canots d'écorce pour des raquettes et des toboggans, tous deux nécessaires pour se déplacer sur un couvert de neige molle. Les traîneaux à chiens, habituellement tirés par un ou deux chiens, ont permis aux autochtones de voyager sur la neige ainsi que sur les cours d'eau gelés.

«Ces moyens de transport estivaux et hivernaux nous permettent de voyager rapidement. Leur légèreté nous facilite la tâche de les emporter avec nous lorsque nous décidons de nous établir dans une autre région» expliquait un membre de la tribu.



On se prépare à visiter la famille

Quelques membres d'une tribu népissingue ont été aperçus le mois dernier alors qu'ils se préparaient à aller retrouver d'autres membres du clan d'été pour quelques jours de pêche et de festivités. On s'affairait, peu de temps avant le départ, à la réparation du canot d'écorce qui transportera toute la famille. (Source: National Archives of Canada, C-114474/detail).

Certains sont nomades, d'autres pratiquent déjà l'agriculture

Algonquiens et Iroquois se partagent le territoire

Les Amérindiens qui sont venus s'établir dans la vaste région des Grands Lacs, bien qu'ils étaient membres de diverses tribus, sont tout de même regroupés en deux familles linguistiques distinctes, celles des Algiques, parfois appelés les Algonquiens, et celle des Iroquois.

«Notre famille linguistique, celle des Algiques, comprend principalement les Montagnais qui vivent au nord du Saint-Laurent et à l'est de la rivière Saint-Maurice; les Algonquiens qui fréquentent la région à l'ouest de la Saint-Maurice; les Outaouais et les Sautoux qui habitent la région du lac Supérieur, les Népissingues qui se situent aux alentours du lac Nipissing et nous, les Cris qui occupons les rives du lac Supérieur», expliquait cette semaine un ancien, alors que nous étions de passage au nord de cet immense plan d'eau situé à l'ouest de la chaîne.

On retrouvait jadis plusieurs de ces tribus plutôt au nord et elles y vivaient de la chasse et de la pêche. Elles étaient surtout nomades, c'est-à-dire qu'elles ne s'établissaient pas à un même endroit pendant une longue période.

Les Iroquois davantage sédentaires

Plus tôt cette semaine, un porte-parole des Hurons nous apprenait que les tribus de la famille linguistique iroquoise vivent plus au sud que celles des Algiques. «Nous établissons depuis longtemps déjà des villages qui peuvent contenir jusqu'à 2000 habitants», poursuivait-il. Bien qu'ils pratiquent la chasse et la pêche comme les Algiques, les Iroquois

cultivent aussi le maïs, les haricots, la courge et le tournesol.

La famille linguistique iroquoise comprend la Confédération des Cinq-Nations qui habite au sud du lac Ontario. Les Agniers, les Onneiouts, les Onontagués, les Goyogouins et les Tsonnon-touans sont les cinq tribus qui constituent cette confédération.

La Confédération des Hurons qui comprend les tribus de

l'Ours, des Cordes, des Pierres et des Cerfs, habite au sud de la baie Georgienne près du lac Simcoe. Les tribus des Ériés, des Neutres et des Pétuns vivent dans des régions près des Hurons.

Bien que la Confédération des Hurons et celle des Cinq-Nations fassent partie de la même famille linguistique, les conflits entre les deux étaient constants. «Nous avons souvent connu de très sérieux conflits».

Un nouveau menu chez les Pétuns

(VILLAGE PÉTUN, 608) — Les Amérindiens ont récemment modifié leur alimentation, auparavant basée strictement sur la chasse, la pêche et la cueillette, en incluant l'horticulture à leur régime. Ce processus a permis aux Amérindiens d'ajouter le maïs et les haricots à leur régime.

«Pour nous, le maïs a joué le même rôle que le riz sauvage, les glands, les noix et le poisson séché, en tant que complément à la viande, mais est demeuré plus pratique pour les consommateurs», expliquait la femme du chef des Pétuns. L'hiver, le maïs est facilement conservé et transporté, en grande

quantité, aux camps de chasse afin de nourrir les chasseurs.

«Nous avons commencé à consommer le maïs parce que c'est un aliment plus fiable que le riz sauvage, c'est-à-dire qu'il est plus résistant aux fluctuations de la température. En plus, le riz sauvage ne pousse pas toujours en abondance tandis que le maïs peut être cultivé en abondance près des camps de pêche où le riz et les noix ne sont pas présents», de renchérir sa soeur qui revenait de la pêche.

Le maïs, riche en hydrates de carbone et en protéines, accompagné des haricots, qui contiennent

des acides aminés, réussissent à bien nourrir les membres de la tribu, sauf les mères nourrissantes qui avaient un plus grand besoin de substances nutritives dans leur alimentation.

«La chasse est encore un élément essentiel dans notre alimentation, mais ces nouvelles sources alimentaires nutritives nous permettent d'être moins dépendants du gibier qui dominait notre alimentation auparavant», ajoutait la femme du chef. «En plus, les femmes jouent maintenant un rôle plus important puisque c'est nous qui pratiquons l'agriculture presque tout le temps», terminait-elle.

DE LA MER DOUCE ET DU LAC DES PUANS



À la recherche de son astrolabe perdu

Une équipe de l'Écho a croqué la semaine dernière ce cliché de Samuel de Champlain, fraîchement arrivé d'Europe et traversant des rapides, en direction de l'ouest. L'explorateur désire se rendre chez les Hurons, mais il a dû rebrousser chemin temporairement après avoir égaré son astrolabe, un outil de navigation qui lui était particulièrement cher. On le voit ici en compagnie des deux guides qui devaient l'accompagner pendant quelques jours. (Source: National Archives of Canada, C-013320/detail).

Les Hurons et les Algonquins se rendent à Québec pour la traite

(QUÉBEC, 1611) — Le 13 juin, les Hurons et les Algonquiens sont arrivés avec un léger retard dans la ville de Québec, afin d'y faire la traite. Un membre d'une des familles les plus influentes a dit espérer de meilleurs résultats que l'année précédente, qui avait été désastreuse pour l'ensemble des participants.

Le retard des Amérindiens fut semble-t-il causé par les Iroquois qui avaient répandu la rumeur au sujet d'une attaque française contre les Algonquins. L'arrivée des Amérindiens a fait beaucoup d'éclat dans la bourgade, surtout en raison du retour d'Étienne Brûlé, habillé comme un indien. Le jeune Brûlé, considéré par plusieurs comme le fils spirituel de Champlain, était parti vivre avec les Algonquiens afin d'apprendre leur langue et leurs coutumes.

«Brûlé ressemblait plus à un Amérindien qu'à un Européen», commentait Champlain. «Il a participé à la traite. Les fourrures sont rares et j'ai dû

convaincre les Amérindiens de troquer avec tous les marchands français qui sont venus en grand nombre cette année», a poursuivi Samuel de Champlain, visiblement ravi de revoir le jeune Brûlé.

Les Amérindiens ont échangé leurs fourrures de castor et de divers autres gibiers pour des objets de fabrication européenne de valeur variable. Ils ont reçu des outils, des armes, des vête-

tements, des couvertures de laine, des chaudrons et des ustensiles, tous ces objets ayant pour but de faciliter leur vie.

«Mes peaux de castor m'ont permis d'obtenir des chapeaux, comme ceux que portent les Européens, des vêtements ainsi que des épées, des hachettes et des pointes de fer qui nous seront sûrement bénéfiques si nous devons défendre notre tribu contre

une attaque iroquoise», affirmait un Huron, membre de la tribu de l'Ours.

Le 17 juin, après avoir terminé la traite de fourrures, les Hurons et les Algonquins, encore une fois accompagnés de Brûlé, ont quitté Québec afin d'entreprendre le long voyage qui les mènera aux alentours des lacs Huron et Supérieur où ils ont établi leur résidence depuis longtemps.

Étienne Brûlé «découvre» le lac Supérieur

(LAC SUPÉRIEUR, 1622) — Étienne Brûlé, le jeune explorateur et interprète dont on avait peu entendu parler depuis quelques années, a découvert le lac Supérieur et s'est rendu dans la région de Sault-Sainte-Marie lors d'un voyage dans la région. Brûlé a entrepris ce voyage suite à une promesse qu'il a fait à son mentor, Samuel de Champlain.

«Brûlé s'est arrêté avec un ami nommé Grenolle. Les deux hommes ont demeuré ici pour quelques jours tout en explorant la région», affirmait le chef

de la tribu algonquine.

Brûlé et Grenolle sont partis de Toaniché, le village huron de la tribu de l'Ours où résidaient les deux hommes. Ils seraient ensuite montés vers le nord en canot en longeant la côte de la baie Georgienne jusqu'aux mines de cuivre exploitées par les Amérindiens. En passant par la rivière Sainte-Marie, ils ont accédé au lac Supérieur et au village de la tribu algonquine.

Dès leur arrivée, les hommes ont été plutôt sur-

pris de voir une centaine de wigwams et de jardins. «La tribu semblait bien accueillante», expliquait Brûlé au reporter de l'Écho. «Ils nous ont invité à demeurer avec eux, ce que nous avons immédiatement accepté», ajoutait-il. Le soir même, les deux hommes ont fumé autour du feu avec certains membres de la tribu avant d'aller se coucher.

Bien reposés de leur nuit de sommeil, les deux hommes sont partis explorer la région et en observant les rapides, Brûlé a nommé cet endroit Sault-du-Gas-

Champlain se dirige vers l'ouest

(HURONIE, 1616) — Samuel de Champlain, le fondateur de Québec, a entrepris un voyage au pays des Hurons afin de poursuivre son exploitation de régions encore inconnues et d'aider les Hurons dans leur combat contre les Iroquois, leurs ennemis.

Champlain est parti le 9 juillet 1615 et s'est rendu en Huronie le 1^{er} août de la même année. L'explorateur a remonté la rivière des Outaouais en dépassant l'île aux Allumettes pour ensuite se rendre à la rivière Mataouan. Son voyage s'est poursuivi en passant par le lac Népiessingues et la rivière des Français afin de parvenir au lac Attigouataw [lac des Hurons] pour enfin arriver chez les Hurons.

«J'ai entrepris ce voyage suite à une promesse faite aux Hurons de les aider dans leur combat contre les Iroquois, mais je dois admettre qu'explorer cette région peut être bénéfique pour la Nouvelle-France», affirmait Champlain.

Dès son arrivée, Champlain a décidé de tenir sa promesse en assistant à un rendez-vous militaire à Cahiagué [sur le lac Simcoe] et en envoyant une délégation pour obtenir

l'appui des Andastes lors de l'attaque contre les Iroquois. «Le jeune Brûlé m'a demandé de faire partie de la délégation, je n'ai pu qu'accepter», expliquait Champlain.

L'expédition a débuté le 1^{er} septembre, mais n'a pas connu de succès. Champlain fut d'abord blessé au genou lors de l'attaque. «L'attaque fut mal organisée et le désordre régnait», affirmait un des guerriers hurons. «Nous avons attendu le retour de la délégation, mais leur retard nous a forcé à nous enfuir», annonçait Champlain, affaibli par sa blessure.

Ce dernier est retourné en Huronie où il a dû hiverner, contre son gré puisqu'il aurait préféré retourner à Québec. Il a tout de même profité de ces mois en Huronie pour en apprendre davantage au sujet des mœurs et des coutumes des Hurons. «J'ai trouvé leur mode de vie fascinant donc j'ai pris cette occasion pour pratiquer ces coutumes et visiter les Pétuns et les Cheveux-Relevés», expliquait Champlain. «Bien que j'aie appris des nouvelles choses au sujet des diverses tribus, je suis déçu de n'avoir pas eu la chance de trouver un passage vers l'Ouest» avait-il.

ton en honneur de Jean-Baptiste Gaston, le frère de Louis XIII, roi de France.

Après quelques jours au village, les deux hommes sont repartis.

Pierre Du Gua de Monts ira en Acadie

(PARIS, 1604) — C'est à Pierre Du Gua de Monts que le roi Henri IV a confié la lourde tâche de coloniser l'Acadie.

«Nous partirons du port de Honfleur le 9 avril, dans quelques semaines, à bord de la *Bonne Renommée* et du *Don de Dieu*», expliquait Du Gua de Monts.

«J'ai réussi à assembler, à mes propres frais, une équipe de soixante colons, des gens de métier, des religieux et quelques soldats, pour venir avec moi fonder une habitation», poursuivait-il. L'explorateur comptait bien passer l'hiver 1604 en Acadie. «J'ai parlé au jeune Samuel de Champlain qui revient justement d'un voyage sur le St-Laurent et il a accepté de se joindre à moi dans cette aventure.»

LE MISSIONNAIRE

Journal sur l'histoire de la Huronie et des Grands Lacs

Destination
NORD de l'Ontario

1623 à 1670

EN HURONIE



Radisson rencontre un groupe d'Indiens

Les explorateurs Médart Chouart des Groseilliers et Pierre-Esprit Radisson, que l'on voit ici rencontrant un groupe d'Indiens, sont rentrés hier d'un long périple qui les a emmenés jusqu'au lac Supérieur. (Source: National Archives of Canada, C-073423/detail).

des Groseilliers emprisonné dès son retour à Trois-Rivières

(TROIS-RIVIÈRES, 1660) — Médart Chouart des Groseilliers et son beau-frère, Pierre-Esprit Radisson, tous deux explorateurs et coureurs de bois, sont revenus à Trois-Rivières hier après un voyage que leur aurait interdit le gouverneur Pierre de Voyer d'Argenson avant même que les hommes ne prennent le départ.

Les deux hommes ont obtenu des fourrures de haute qualité lors de leur voyage, mais ils furent plutôt mal accueillis par le gouverneur. Ce dernier leur a imposé une amende de 10 000 livres ainsi qu'une peine d'emprisonnement à des Groseilliers. D'Argenson dit avoir imposé ces peines parce que les deux explorateurs sont partis sans permission après avoir refusé d'être accompagnés par un des hommes du gouverneur.

«Les peines imposées par le gouverneur pour n'avoir pas reçu sa permission sont inacceptables. Les fourrures que nous avons vendues en revenant de notre voyage ont bénéficié à la colonie, mais le gouverneur a ignoré ce fait» affirmait des Groseilliers en entrevue au journal *Le Missionnaire*. «La Nouvelle-France nous a trahi et nous pousse désormais à explorer des possibilités de commerce avec la Nouvelle-An-

gleterre», a ajouté Radisson.

Le voyage d'un an, documenté par Radisson, a débuté en août 1659 lors de leur départ de Trois-Rivières et leur rencontre avec les guides sauteux sur le fleuve Saint-Laurent durant la nuit, pour mieux déjouer les plans du gouverneur.

Les deux explorateurs ont remonté la rivière des Outaouais jusqu'au lac Népissingue. Ils ont ensuite longé la rive nord du lac Huron et se sont arrêtés au saut Sainte-Marie. Par après, ils ont suivi la rive sud du lac Supérieur pour enfin se rendre à la baie Chekamegon à la fin du mois d'octobre.

Pendant l'hiver, Radisson et des Groseilliers ont assisté à la Fête des morts durant laquelle, d'après Radisson, 18 nations amérindiennes étaient présentes. La cérémonie de longue durée a donné place à un échange de cadeaux ainsi qu'à la conclusion d'accords de paix entre les diverses tribus.

L'été 1660 arrivé, les deux Français, accompagnés de plusieurs Indiens, se sont rendus à Montréal où, le 20 août, des Groseilliers a conclu un accord commercial avec le grand marchand Charles Le Moyne, avant de retourner à Trois-Rivières.

L'explorateur et interprète Étienne Brûlé meurt dans des circonstances nébuleuses

(QUÉBEC, 1633) — On apprenait tard hier le décès plus tôt cette année d'Étienne Brûlé, explorateur et interprète, assassiné et mangé par les Hurons, ceux parmi lesquels il avait vécu pendant 20 ans.

Les raisons derrière l'assassinat brutal de Brûlé demeurent inconnues pour l'instant. La tribu accusée vit apparemment des moments difficiles depuis. Après s'être séparée et l'abandon de leur village, la tribu souffrirait d'épidémies, sans compter les souvenirs de Brûlé qui les hantent. Interrogé, le chef de la tribu, Aenon, déclarait en entrevue : «Je ne suis pas responsable pour la mort de Brûlé». Les autres membres de la

tribu n'ont pu être rejoint pour des commentaires.

Brûlé, né vers 1592, était arrivé en Nouvelle-France en 1608. Deux ans après, il partait vivre avec la tribu algonquienne des Iroquets où il obtint sa formation d'interprète.

En 1615, Brûlé fit partie d'une délégation envoyée par Samuel de Champlain afin d'obtenir l'appui des Andastes lors d'une attaque contre les Iroquois. La délégation traversa le territoire iroquois et forma une armée, mais se présenta en retard au rendez-vous avec Champlain qui avait déjà abandonné la région.

En retournant au pays des Andastes,

Des missionnaires torturés

Les Hurons sont chassés de leur pays

(HURONIE, 1650) — Plus de 300 Hurons et des missionnaires Jésuites ont quitté la Huronie pour se rendre à Québec suite à une grande offensive iroquoise qui a débuté en 1642 avec la prise de contrôle des rivières Richelieu et Outaouais et celui du fleuve Saint-Laurent par les Agniers et les Tsonnontouans.

Les Iroquois ont commencé à attaquer les Hurons pendant que ceux-ci vivaient une période difficile. Atteints par des épidémies de petite vérole en 1634 et 1639, de dysenterie en 1634 et de grippe maligne en 1636, les Hurons ont vu leur population passer de 30 000 membres à seulement 12 000.

Les attaques iroquoises auprès des Hurons ne se sont pas limitées aux Hurons mêmes, mais elles se sont répandues aux missionnaires, affiliés des Hurons. En 1642, Isaac Jogues, René Goupil et Guillaume Couture furent capturés par les Iroquois. Deux ans plus tard, le père Bressani fut à son tour capturé et torturé et en 1646, tandis que Jogues fut assassiné par un groupe d'Iroquois.

«De 1647 à 1649, les Iroquois ont entrepris des attaques massives sur nos villages», expliquait un membre d'une tribu de la région du lac Simcoe. En 1648, les Iroquois ont atta-

qué les villages de Saint-Joseph et de Saint-Michel et ont emprisonné près de 700 personnes. En 1649, 1000 Iroquois ont encerclé les villages de Saint-Ignace et Saint-Louis. C'est durant cette attaque que Jean de Brébeuf fut emprisonné et martyrisé par les Iroquois.

Les nombreuses attaques ont laissé les Hurons dans un état de panique et ont mené à la désintégration complète de la Confédération des Hurons. Ceux qui ne se sont pas rendus à Québec se sont dispersés chez les Pétuns, les Neutres, les Ériés et les Algonquins.

Les missions en difficulté?

(HURONIE, 1638) — Les attaques envers les missionnaires jésuites en Huronie ont augmenté à un point tel que les Jésuites craignaient d'être assassinés. Les Hurons ont abattu des croix, lancé des pierres sur les chapelles et menacé les Jésuites à l'aide de haches et de tisons enflammés.

L'évangélisation allait pourtant bien depuis quelques années. Plusieurs Hurons se sont convertis par le baptême, mais suite aux épidémies de petite vérole, de dysenterie et de grippe maligne, les Hurons sont devenus hostiles, voire violents.

«Ces hommes à la peau blanche ont causé beaucoup de problèmes au sein de notre nation. Ce sont eux qui ont emporté les maladies qui continuent de décimer notre tribu» affirmait un chef huron aux membres de sa tribu.

Dans une lettre à ses supérieurs, Jean de Brébeuf écrivait : «Les relations entre les Français et les Hurons sont devenues tellement tendues que je crois nécessaire de cesser l'évangélisation pour l'instant».

Durant son premier séjour de 1626 à 1629, Brébeuf s'est établi à Toaniché afin d'apprendre la langue et les coutumes des Hurons. Brébeuf s'est alors aperçu de l'importance de l'alliance franco-huronne. «L'alliance avec ce peuple qui cultive le sol, pêche, chasse et pratique la traite de fourrure facilite l'exploitation, l'établissement de poste et l'évangélisation» remarquait Brébeuf.

Après de brefs séjours en France et à Québec, Brébeuf retourna en Huronie avec les pères Antoine Daniel et Ambroise Davost afin d'y fonder une mission. Brébeuf a choisi Ihonatiria, près de Toaniché, comme lieu idéal et y a bâti Saint-Joseph. Depuis la fondation de Saint-Joseph à Teanaostaiaé par Brébeuf en 1638, les Hurons n'ont cessé de poursuivre des attentats contre les Jésuites.

Brûlé fut capturé par les Tsonnontouans. La tribu iroquoise le tortura et le relâcha.

Entre 1621 et 1623, Brûlé, après en avoir fait la promesse à Champlain, entreprit un voyage avec Grenolle. Les deux hommes partirent alors de Toaniché en bordant la baie Georgienne jusqu'aux mines de cuivre. Ils suivirent la rivière Sainte-Marie et atteignirent le lac Supérieur où habitait une tribu algonquienne.

Lors de la prise de Québec en 1629, Brûlé avait aidé les frères Kirke. Champlain, l'ancien maître, accusa alors Brûlé de trahison et ce dernier retourna en Huronie jusqu'à sa mort.

LE VOYAGEUR

Journal sur l'histoire de la Huronie et des Grands Lacs

Destination
NORD de l'Ontario

1670 à 1713

EN HURONIE

Jolliet et Marquette explorent le Mississippi

(QUÉBEC, 1673) — Accompagné de Jacques Marquette, un missionnaire réputé, et cinq autres hommes, Louis Jolliet, explorateur et cartographe, s'est dirigé dans le Sud afin d'explorer la région du Mississippi. Il en est revenu la semaine dernière.

Jean Talon avait choisi Jolliet et l'avait chargé d'aller explorer le Mississippi dans le dessein de découvrir dans quel cours d'eau le fleuve débouchait. Il est parti de Québec en octobre 1672 et est arrivé à Michillimakinac où il a remis une lettre ordonnant à Marquette, le fondateur de la mission Saint-Esprit à la baie Chequamegon près du lac des Puans [Supérieur] et la mission Saint-Ignace à Michillimakinac, de se joindre à l'expédition.

«Nous sommes partis de la mission à Michillimakinac en mi-mai 1673», expliquait Jolliet quelques heures après son arrivée à Québec. Afin de se rendre au Mississippi, le groupe a longé le lac Michigan pour ensuite longer la rive occidentale de la baie des Puans (Green Bay) jusqu'à la mission Saint-François-Xavier.

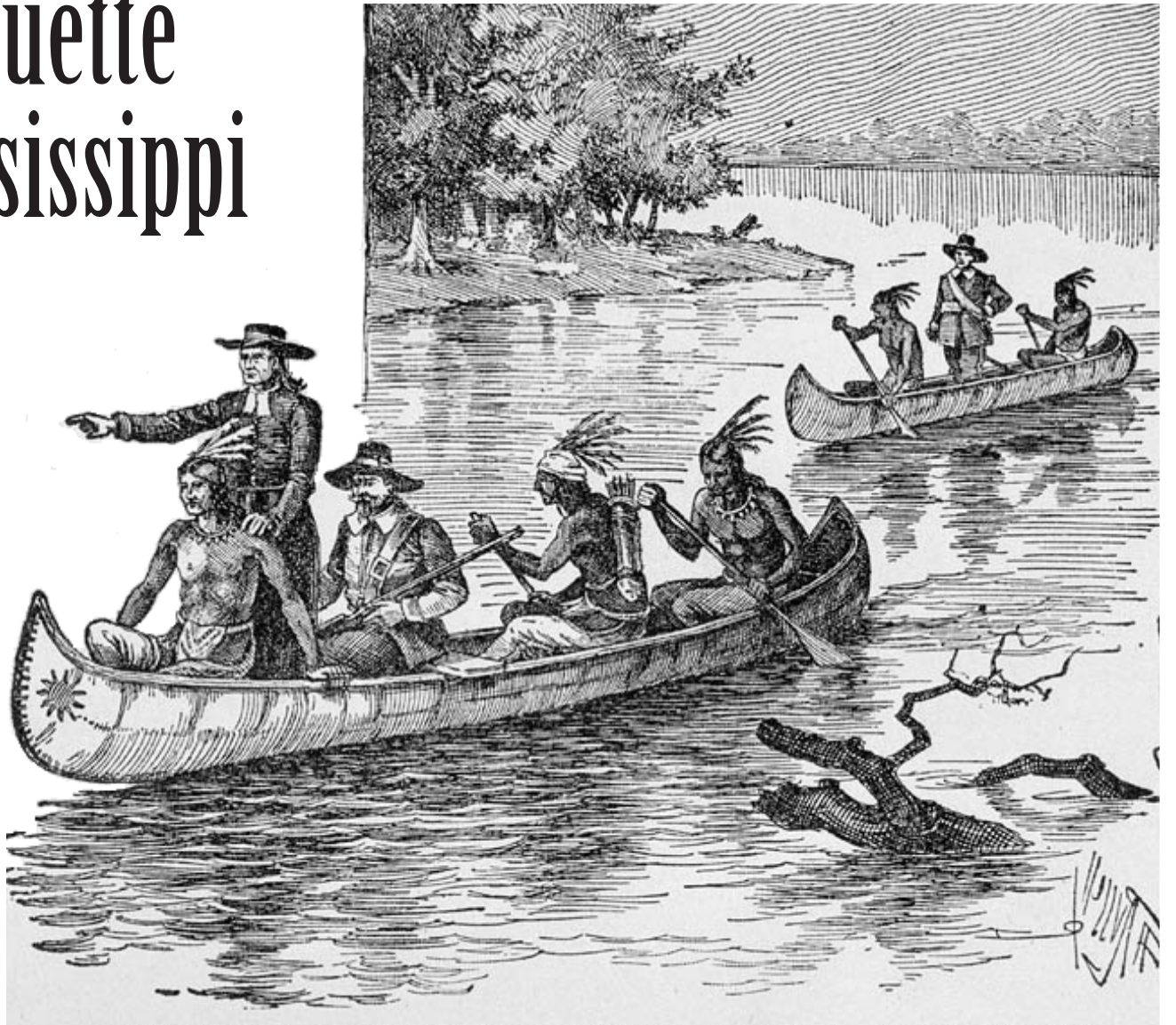
Ils se sont précipités dans la rivière des Renards jusqu'à Moskoutans.

«Nous sommes arrivés sur le Mississippi le 15 juin, mes hommes et moi étions épatés, mais nous savions que notre expédition n'était pas encore terminée. Nous devions encore nous rendre à l'embouchure» affirmait Jolliet.

En continuant leur voyage, les hommes ont aperçu des nouvelles espèces fauniques et de plantes, mais ils n'ont pas rencontré d'Indiens avant d'arriver à l'embouchure de l'Iowa où ils ont vu un village d'Illinois des Peorias qui ont bien accueilli les voyageurs.

«Les Indiens d'Iowa me semblent accueillants, mais depuis que nous avons traversé l'Ohio, les tribus sont plus hostiles et je suis incapable de communiquer avec les Indiens, malgré ma familiarité avec six langues amérindiennes», remarquait Marquette.

Le voyage s'est terminé au village de Kappas (Quapaws) où l'hostilité des Indiens, la peur des Espagnols dans la région et la certitude qu'ils sont près de



Jolliet et Marquette sur le Mississippi

Les explorateurs Jacques Marquette et Louis Jolliet se sont rendus à quelques lieues de l'embouchure du très long Mississippi. (Source: National Archives of Canada, C-006292/detail).

la mer ont poussé les explorateurs à faire demi-tour.

«Je ne suis pas déçu de n'avoir pas vu l'embouchure du Mississippi parce que je crois avoir réalisé mon objectif. Je suis allé

tellement au Sud que je suis certain que le Mississippi se débouche dans le golfe du Mexique», répondait Jolliet à un notable de Québec qui croyait Jolliet déçu de son voyage.

La Compagnie de la Baie d'Hudson menace la traite

(LONDRES, 1670) — Le roi Charles II a apposé en fin d'après-midi sa signature à la Charte de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Cette charte a donné à la compagnie le monopole de la traite et de la colonisation sur les Terres de Rupert, l'immense territoire baigné par le réseau hydrographique de la baie d'Hudson.

Charles Robinson, le premier directeur de la compagnie a profité de cette rencontre d'inauguration pour nommer le premier gouverneur de la région de la baie d'Hudson. «J'ai le plaisir d'annoncer comme gouverneur de la baie d'Hudson, Charles Bailey (Bayly) que je crois être l'homme idéal pour ce poste. Je tiens également à remercier les deux Français, Pierre-Esprit Radisson et Médard Chouart des Groseilliers, qui ont rendu ce projet possible» ajoutait Robinson.

En 1668, Radisson et des Groseilliers sont partis d'Angleterre sur deux navires, l'Eaglet et le Nonsuch respectivement, afin d'établir un réseau de traite de fourrures sur la baie d'Hudson. «Mon navire, l'Eaglet, fut forcé de faire demi-tour», expliquait Radisson. «De retour en

Angleterre, j'ai décidé de rédiger un récit tandis que des Groseilliers a atteint la baie en mi-mai.»

Des Groseilliers a passé ce premier hiver au fort Charles, fort construit à l'embouchure de la rivière Rupert par l'équipage du Nonsuch. Durant l'hiver, il a commercé avec les Cris de la région, obtenant des fourrures de castor d'hiver et d'autres animaux en abondance.

Dès son retour à Londres, des Groseilliers a rapidement vendu ses fourrures en réalisant d'alléchants profits. Cette réussite aurait fortement impressionné quelques notables qui ont décidé, en 1669, d'envoyer un navire en espérant d'établir un commerce permanent à la baie d'Hudson.

La prochaine étape envisagée par les deux Français était d'obtenir l'appui du roi et pour cela, Radisson et des Groseilliers ont consulté le prince Rupert quant aux mérites d'entreprendre un projet commercial et colonial dans cette région jugée comme étant importante pour la traite de fourrure. Les deux explorateurs ont convaincu le prince qui a ensuite porté le projet à l'attention du roi.

Saint-Lusson prend possession du Nord-Ouest

(SAINTE-MARIE DU SAULT, 1671) — Quatorze tribus indiennes, des représentants de la France et des représentants religieux étaient présents pour une cérémonie qui a marqué, plus tôt aujourd'hui, la prise de possession du nord-ouest au nom du roi de France.

Simon-François Daumont de Saint-Lusson dirigeait la cérémonie d'envergure historique. Il a profité de l'occasion pour prononcer un discours durant lequel il s'est adressé aux tribus indiennes : « Les tribus présentes seront assurées la protection du roi, toutefois elles doivent respecter les lois et les coutumes de la France, la Mère patrie». Les Hurons et les Outaouais qui étaient arrivés en retard jouissaient de la même protection et devaient se soumettre aux mêmes responsabilités.

Après un discours prononcé par Saint-Lusson, le père Claude Allouez prononça un serment en Algonquin durant lequel il proclamait les responsabilités et les privilèges de faire partie de la France.

Plusieurs personnes, y compris François de Chavigny Lachevrotière et Nicolas Perrot avait signé le procès-verbal qui livrait les régions de Sault-Sainte-Marie, des lacs Huron et Érié ainsi que l'île Manitoulin [Manitoulin] à la France.

Après la fin des discours, une grande croix bénie et un mat décoré des armoiries de la France furent érigés côte à côte. La célébration se poursuivit dans la nuit avec un échange de cadeaux et un feu de joie.

«Nous avons détruit les armoiries que nous croyons un mauvais symbole. Nous n'avons pas détruit la croix, celle-ci appartient aux Robes Noires», affirmait un représentant des tribus indiennes. Aucune autre manifestation de mécontentement n'aurait eu lieu suite à la destruction des armoiries de la France.

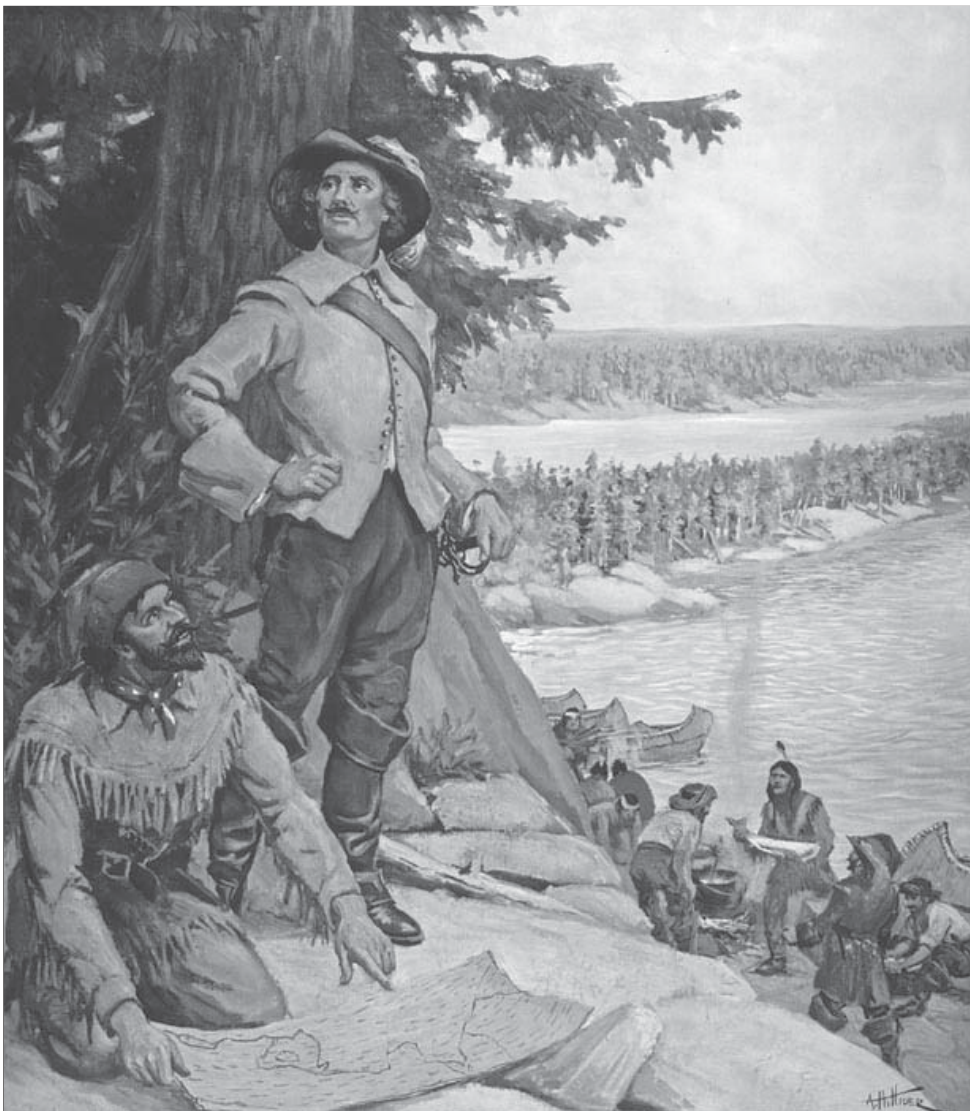
L'EXPLORATEUR

Journal sur l'histoire de la Huronie et des Grands Lacs

Destination
NORD de l'Ontario

1713 à 1738

EN HURONIE



Les La Vérendrye de passage au lac Supérieur

«Nous irons davantage à l'ouest», expliquait Pierre Gaultier de Varennes et de La Vérendrye à son premier lieutenant après s'être arrêtés sur le littoral nord du lac Supérieur, celui que Champlain appelait jadis le Grand Lac. La Vérendrye a quitté Québec accompagné de deux de ses fils, Louis-Joseph et François dans le but d'explorer les contrées éloignées à l'ouest du territoire connu de la Nouvelle-France, en espérant d'y trouver la «Mer de l'Ouest» et un lucratif passage vers l'Asie. (Source: National Archives of Canada, C-006896/detail)

Un véritable massacre dans le conflit amérindien

(FORT ST-CHARLES, 1736) — Le 6 juin, une bande de Sioux du fleuve ont assassiné une vingtaine d'hommes, incluant Jean-Baptiste Gaultier de La Vérendrye, le fils de Pierre Gaultier de Varennes et de La Vérendrye, sur l'île du lac des Bois.

Le groupe d'Européens avait été envoyé par La Vérendrye (le père) à Kaministiquia et Michillimakinac afin d'aller chercher des provisions, car les marchands qui commerçaient dans les forts ont ignoré le ravitaillement.

C'est en fait depuis le début du XVIII^e siècle que les hommes de La Vérendrye sont pris dans un conflit ayant d'un côté les Assiniboines, les Cris et les Monsonis et de l'autre les Sioux et les Sauteux. La Vérendrye s'est placé du côté des Cris et des Assiniboines, car ces postes sont placés sur leur territoire même si les Sauteux et les Sioux sont alliés aux Français depuis longtemps.

«Au début du conflit, La Vérendrye a semblé agir avec prudence en appliquant de la diplomatie qui a connu quelques succès, mais à partir de mai 1734, les Cris et Assiniboines sont devenu incapables de contenir leur désir d'attaquer leurs ennemis», expliquait hier un analyste des questions stratégiques en Nouvelle-France.

Afin de contenter ses alliés sans nuire à son expédition, La Vérendrye a

consenti à une expédition armée. Cependant, La Vérendrye a stipulé qu'une attaque pouvait seulement être menée contre les Sioux des prairies et non les Sioux du fleuve qui pouvaient menacer le fort Beauharnois sur le lac Pépin.

«Je vous assure que le combat va bien aller parce que vos tactiques de guerre sont supérieures à celles des Sioux. En plus de vous fournir des munitions, j'envoie mon fils, Jean-Baptiste, avec vous comme un conseiller aux délibérations. Je ne veux aucunement qu'il participe au combat» affirmait La Vérendrye lors d'une assemblée au fort Saint-Charles avant le départ des guerriers.

Jean-Baptiste Gaultier de La Vérendrye a quitté l'expédition lorsque les guerriers n'ont pas respecté les conditions fixées par son père. Quelque temps après son départ et l'attaque contre les Sioux des prairies, les guerriers ont attaqué les Sioux du fleuve.

«C'est un événement tragique pour ceux qui participent à notre expédition. Le massacre de Jean-Baptiste, du père Aulneau et des autres hommes me fait regretter la décision prise deux ans passés. Je n'envisage pas de représailles, mais chose certaine, je vais poursuivre mon expédition vers le lac Ouinipigon» expliquait La Vérendrye lors d'un entretien au fort Saint-Charles.

Il passe par le Grand Lac à la recherche de la «Mer de l'Ouest» La Vérendrye pousse l'exploration jusqu'au pays des Mandanes

(AU PAYS DES MANDANES, 1738) — C'est plus tôt cette semaine, plus précisément le 3 décembre, que Pierre Gaultier de Varennes de La Vérendrye est arrivé au principal village mandane accompagné de ses deux fils, Louis-Joseph et François, ainsi que 600 Assiniboines et 30 Mandanes afin de trouver la «Mer de l'Ouest».

«J'ai envoyé Louis-Joseph voir le fleuve qui est situé près d'ici dès notre arrivée. Il est revenu en s'exclamant que le cours d'eau qu'il a vu était le bord du fleuve de l'Ouest» affirmait La Vérendrye le père.

Ce dernier avait développé ce goût de découvrir la «Mer de l'Ouest» vers 1728 lorsqu'il a remplacé son frère comme commandant en chef du poste du Nord dont le poste principal se trouvait à Kaministiquia. Cette position lui a permis d'interroger les Indigènes au sujet de cette mer qui, d'après leurs réponses, était atteignable par les lacs en bordure des prairies.

En 1730, La Vérendrye s'était rendu à Québec pour y rencontrer le gouverneur Charles de Beauharnois qui fut impressionné par son projet. Beauharnois a immédiatement envoyé un message à Maurepas, le ministre des Marines, qui a donné son consentement au projet. «Beauharnois m'a chargé de fonder un poste au lac Ouinipigon afin de faciliter la recherche de la «Mer de l'Ouest» et d'aider le commerce français aux dépens du commerce anglais», s'est rappelé La Vérendrye.

C'est en juin 1731 que La Vérendrye et 50 engagés sont partis de Montréal pour se rendre à Michillimakinac où le jésuite Charles-Michel Mésaiger les a rencontrés. Les hommes ont continué leur route jusqu'au Grand-Portage, sur la rive occidentale du lac Supérieur. Certains ont continué avec Jean-Baptiste Gaultier de La Vérendrye et Christophe Dufrost de La Jemerais pour construire le fort Saint-Pierre au lac La Pluie tandis que La Vérendrye et les autres sont retournés à Kaministiquia pour l'hiver.

L'année d'après, La Vérendrye s'était rendu au

lac des Bois avec les Cris et les Assiniboines et y avait aménagé le fort Saint-Charles. Avec la construction des forts Saint-Pierre et Saint-Charles, La Vérendrye a joui du contrôle de la région.

«En 1734, j'étais retourné à Montréal pour régler des problèmes commerciaux avec certains associés, demander à Maurepas pour du financement et informer Beauharnois de la construction du fort Maurepas sur le lac Ouinipigon». Cependant, les nouvelles qu'il avait alors obtenues n'étaient pas encourageantes. À Montréal, les associés ont refusé de fournir d'autres fonds et en arrivant à Québec, La Vérendrye a appris que le roi avait pareillement refusé de contribuer des fonds.

«Le seul aspect positif de ce voyage, ce fut Beauharnois qui a refusé d'abandonner mon projet», a poursuivi l'explorateur. Beauharnois a tenté de trouver une solution aux problèmes financiers et au mécontentement de Maurepas en donnant aux associés le droit de commercer dans les postes en payant un traitement annuel à La Vérendrye qui était donc strictement chargé de l'exploration.

Deux ans avant son voyage vers l'ouest, La Véren-

drye a connu de grandes épreuves, dont la mort de La Jemerais et de son fils Jean-Baptiste, mais il resta tout de même déterminé à se rendre au lac Ouinipigon pour ensuite se rendre au pays des Mandanes.

La Vérendrye s'était finalement rendu au fort Maurepas pour la première fois en 1737. Il était convaincu de poursuivre son expédition jusqu'au pays des Mandanes, mais ses hommes ont refusé de continuer donc La Vérendrye fut forcé d'aller recruter d'autres hommes dans l'est.

Encore une fois de retour à Québec, La Vérendrye fut mal accueilli par Maurepas qui était alors devenu impatient avec l'explorateur, mais bien accueilli par Beauharnois qui a attribué beaucoup d'importance au projet de La Vérendrye.

«Lors de notre rencontre, nous avons fixé une date d'échéance que La Vérendrye a respectée. S'il n'avait pas atteint le pays des Mandanes avant la fin de l'année 1738, il aurait été rappelé à Québec» annonçait Beauharnois après avoir entendu que La Vérendrye était finalement arrivé au pays des Mandanes.

La France cède des territoires

(UTRECHT, 1713) — Louis XIV a signé ce matin le traité d'Utrecht qui a officiellement mis fin à la guerre de Succession d'Espagne, guerre qui a affaibli considérablement la France. En apposant sa signature, le roi de la France a sacrifié des colonies en échange pour la paix.

Selon les conditions du traité, l'occupation de Terre-Neuve est accordée aux Anglais, mais les pêcheurs français ont conservé le droit de pêcher et sécher leur poisson sur la rive nord de l'île. La France a également conservé ses droits sur le Cap-Breton et l'île Saint-Jean [Île-du-Prince-Édouard].

Le traité a donné à la Compagnie de la baie d'Hudson le monopole de la traite sur les côtes de la baie. Par conséquent, les Français sont obligés de quitter leurs postes dans la région ainsi que retourner à la Compagnie les postes anglais capturés par les Français. Cependant, le traité reconnaît Montréal comme le centre principal de la traite française.

Le contrôle du centre et l'ouest du pays n'est pas spécifié par le traité et les Français comme les Anglais maintiennent le droit d'y faire la traite et d'établir des postes dans ces régions. «Nous ne nous préoccupons pas du centre du pays puisque les terres au bord de la baie d'Hudson contiennent un nombre abondant de fourrures» expliquait un représentant de la Compagnie de la baie d'Hudson.

«Il nous semble que la Compagnie de la baie d'Hudson n'établira pas de postes à l'intérieur du pays. Nous allons concentrer nos efforts à construire des postes qui vont encercler les postes anglais et les isoler des Amérindiens afin d'accroître les échanges que nous effectuons» expliquait de son côté un commerçant français.

Les grands titres

La pomme de terre de plus en plus populaire en Europe.....p3

James Watt poursuit ses recherches sur la vapeur.....p5

Le Courrier

Journal sur l'histoire de la
Huronie et des Grands Lacs — 1738 à 1765

Destination
NORD de l'Ontario

de l'Amérique du
Nord britannique

Prévisions du temps

Québec: nuages de fumée et temps frais

Montréal: pluie d'obus, soleil sur certains secteurs

Boston: tempête imminente, climat explosif



Victoire anglaise, mais Wolfe est tué au combat
Le général anglais James Wolfe a succombé à ses blessures après l'affrontement sur les plaines d'Abraham. (Sources: National Archives of Canada, C-042249)

L'influence de Jean-Baptiste Cadot mène à un accord de paix

(Michillimakinac, 1765) — Jean-Baptiste Cadot a conduit le mois dernier 80 canots remplis d'Amérindiens à Michillimakinac afin de signer un traité de paix entre les Amérindiens et les Britanniques qui contrôlent maintenant la région, depuis la chute de la Nouvelle-France en 1760. Environ un mois plus tôt, Cadot avait été envoyé par les Britanniques pour renseigner les Amérindiens sur les négociations de paix entreprises par William Johnson, le surintendant des Affaires des Indiens du Nord.

«Sans l'aide de Cadot je ne crois pas qu'un accord de paix aurait pu être signé entre nous et les Amérindiens. Cadot a réussi à faire baisser la tension entre les deux groupes» expliquait Johnson.

Depuis son union à Athanasie, une Nipissingue apparentée au chef de guerre sauteux Madjeckewiss en 1756, Cadot a su gagner le respect de nombreux Amérindiens de la région de Sault-Sainte-Marie. En effet, il est devenu le chef d'une bande locale de 50 guerriers grâce entre autres à ses connaissances de la langue et la région.

En 1762, lorsque les Britanniques ont pris possession de la région de Sault-Sainte-Marie en vainquant les Français durant la Conquête, Cadot, qui y possédait une ferme et qui avait été parmi les premiers colons canadiens-français dans la région, a conclu une entente avec Alexander Henry et une petite garnison des Royal Americans commandée par John Jamet.

Lors d'un incendie en décembre qui a détruit tous les bâtiments du fort, exception faite de la maison de Cadot, les soldats sont retournés à Michillimakinac. Jamet, blessé, est demeuré avec Cadot et Henry. Quelques mois plus tard, Henry et Cadot ont transporté Jamet à Michillimakinac où Henry est demeuré tandis que Cadot est retourné à Sault-Sainte-Marie.

L'année d'ensuite, les Sauteux, sous les chefs Madjeckewiss et Minweweh, ont tué Jamet et emprisonné Henry en s'emparant de Michillimakinac. L'influence de Cadot lui a permis de convaincre les Indiens de Sault-Sainte-Marie de ne pas se joindre à cette attaque.

L'année dernière, Henry fut relâché par Wawatam, le Sauteux qui l'avait capturé. Henry s'est rendu à Sault-Sainte-Marie où Cadot l'a protégé en convainquant le chef Madjeckewiss de ne pas lui faire tort.

Les Britanniques sont finalement retournés à Michillimakinac en septembre 1764. Le commandant Howard a décidé de maintenir ses soldats à Michillimakinac afin de protéger le poste contre des attaques futures. Howard a confié à Cadot la représentation de Sault-Sainte-Marie en espérant que son influence sur les Amérindiens aiderait les Britanniques dans leur recherche de la paix.

SITUATION INQUIÉTANTE DANS LES FORTS ET LES POSTES DE L'OUEST La Nouvelle-France tombe aux mains de Murray et des Anglais

(Fort Kaministiquia, 1760) — On apprenait ce matin que les armées de James Murray, Jeffery Amherst et William Haviland, qui comptaient environ 18 000 hommes, se sont rendues à Montréal et ont attaqué la ville française, forçant le gouverneur Pierre de Rigaud de Vaudreuil à capituler le 8 septembre. Cette victoire a donné l'ensemble de la Nouvelle-France aux Anglais, même si la France contrôle toujours ses forts dans le Sud et l'Ouest du continent.

Avec cette victoire, ce sont quatre années de durs combats en sol américain entre la Grande-Bretagne et la France qui se terminent. L'Angleterre, dont l'étoile est montante et où le machinisme et l'industrie progressent rapidement, contrôlera désormais le continent et ses avançages commerciaux.

Au sud, la Nouvelle-Angleterre est plus peuplée que la Nouvelle-France qui recouvrait pourtant un plus vaste territoire. Avec une tension de plus en plus palpable dans les relations entre les deux groupes, la France avait envoyé Louis-Joseph, marquis de Montcalm; François-Gaston, chevalier de Lévis et François-Charles de Bourlamaque pour défendre la colonie tout en donnant le poste de chef des opérations au gouverneur Vaudreuil, un Canadien.

En 1756, les combats ont commencé en Amérique lorsque la Nouvelle-France a pris l'offensive. Vaudreuil a voulu détruire Oswego pour contrôler la région du lac Ontario, mais Montcalm ne voulait pas attaquer. Après avoir accepté, Montcalm a déclenché le bombardement contre le fort avec plus de 2000 hommes.

James Mercer et ses 1100 hommes ont tenté de repousser l'attaque, mais Mercer périt au combat. Son successeur, après avoir consulté le conseil de guerre, a capitulé donnant aux Canadiens 1600 prisonniers, 130 canots, de la poudre, des vivres et un fort qu'ils ont décidé d'incendier avant de quitter les lieux.

«Après cette attaque, nous avons poursuivi notre offensive en 1757 en attaquant et en prenant possession du fort William-Henry», expliquait au Courrier un vétéran de cette campagne militaire. William Pitt et les Anglais voulaient vaincre l'Amérique parce qu'ils ont vu le potentiel du continent et se savaient supérieurs en nombres.

Les Anglais ont commencé leur offensive en 1758 en attaquant le fort Carillon. James Abercromby, accompagné de 15 000 hommes, s'est rendu au lac Saint-Sacrement situé près du fort. En entendant le plan des Anglais, Montcalm et ses 3500 hommes ont construit des retranchements. Le 8 juillet, Abercromby et ses hommes sont arrivés et ont attaqué le fort, mais celui-ci fut vaillamment dé-

fendu. Les Anglais ont perdu 2000 hommes, morts ou blessés. Ce sera toutefois la dernière victoire de cette envergure pour les Français.

La Nouvelle-France a par la suite subi une série d'échecs, en commençant par la chute de Louisbourg. Pitt, comprenant l'importance du Saint-Laurent, entreprit un blocus de l'Atlantique pour empêcher l'arrivée de ravitaillements. L'attaque contre Louisbourg a commencé le 5 juillet 1758 et s'est terminée à la fin juillet avec la capitulation, ouvrant ainsi aux Anglais la route vers Québec. Les 6000 soldats, matelots et miliciens de Drucourt ne suffirent pas à défendre la ville contre Amherst et ses 28 000 hommes.

Les victoires anglaises se sont poursuivies tout au long de l'année. James Bradstreet et 3000 hommes ont attaqué le fort Frontenac. Pierre-Jacques

Payan de Noyan et ses 80 soldats furent incapables de le défendre le 27 août. Les forts Duquesne, Niagara, Carillon et Saint-Frédéric tombèrent successivement aux mains des Anglais déterminés.

La prochaine étape du plan anglais était de prendre la ville de Québec, une at-

taque qui fut dirigée sur la mer par l'amiral Charles Saunders et sur terre par le général James Wolfe. Les bombardements ont endommagé considérablement la ville. Lors d'un débarquement au pied des chutes Montmorency, Montcalm et Lévis ont poussé l'attaque, tuant environ 500 Anglais.

Sachant qu'il devait agir avant l'arrivée de l'hiver, Wolfe et 4 800 soldats ont débarqué sur les plaines d'Abraham. Ils ont engagé le combat contre Montcalm et ses 3500 hommes. Le combat, une autre victoire anglaise, a duré une demi-heure, tuant 200 Français et 60 Anglais et blessant 1200 Français et 600 Anglais. Wolfe fut tué lors du combat et Montcalm est mort d'une blessure peu de temps après.

Après cette victoire, le siège de Québec s'est intensifié et seulement quelques jours après la perte sur les plaines d'Abraham, Claude-Roch de Ramezay fut contraint de rendre la ville de Québec malgré le fait que Bougainville et Lévis voulaient poursuivre une attaque contre les Anglais.

Des commerçants inquiets

«La fin de la guerre en Amérique aura sûrement des conséquences sur le commerce des fourrures sur le continent que les Français contrôlent depuis longtemps», expliquait un expert en commerce mondial.

À la fin des années 1660, les édits de Jean-Baptiste Colbert avaient empêché les Français de voyager à l'intérieur du pays sans autorisation, exigeant aux Indiens de se rendre à Montréal pour faire la traite de fourrure grâce au traité de paix avec les Iroquois. Certains commerçants français ont tout de même suivi les Indiens lorsqu'ils partaient de Montréal. Ces hommes sont devenus les premiers coureurs de bois qui ont voyagé à l'intérieur du pays et commercé dans des camps temporaires.

Malgré le fait que les Anglais avaient établi un poste à la baie James, Colbert a refusé l'érection de postes en dehors de la colonie. Jean Talon a bien tenté d'organiser des expéditions d'exploration de 1670 à 1673 afin d'augmenter les connaissances françaises, mais les résultats furent plutôt pauvres. Par la suite, Louis de Buade de Frontenac, La Salle et les marchands de Montréal ont construit des forts près des Grands Lacs, sur la rivière des Illinois et sur le détroit de Mackinac respectivement, malgré le désaccord de Colbert. Avec la fin de la paix iroquoise en 1680, ce dernier fut bien obligé de légaliser le commerce à l'intérieur afin d'augmenter le nombre de postes et réaliser des profits sur la traite sans que les Indiens ne soient obligés de se rendre à Montréal.

Le commerce français s'était concentré à l'intérieur du pays en 1713 après la signature du traité d'Utrecht qui empêchait les Français de faire la traite sur les rives de la baie James. Une série de nouveaux postes, souvent fortifiés, furent alors ouverts par les Français dans les environs du lac Supérieur, tous reliés à Montréal.

«La défaite contre les Anglais va nuire à notre commerce», affirmait un commerçant français au fort Michillimakinac. «Notre commerce est protégé par une garnison militaire, mais la défaite va obliger la déportation de ces soldats. Je crains que notre avenir ne soit on ne peut plus incertain. Même si on nous permet de rester ici, les commerçants de Boston et d'Angleterre auront sûrement de leur côté tous les avantages», concluait l'homme visiblement inquiet.

La culture amérindienne est-elle en péril?

Le premier contact avec les Européens et les années de fréquentation semblent avoir bouleversé la vie et la culture des Amérindiens qui étaient depuis toujours un peuple autosuffisant.

«Les hommes à la peau blanche sont arrivés sur nos terres avec leurs couteaux plus solides que nos couteaux de silex; leurs immenses canots, moins pratiques sur les petites rivières, mais tout de même impressionnants et leurs armes bruyantes qui peuvent tuer de distances auparavant inimaginables nous ont causé beaucoup de tort», remarquait un Amérindien dont les ancêtres étaient présents aux premiers contacts.

Dès leur arrivée, les explorateurs européens ont distribué des présents comme des couteaux, des hachettes, des marmites et des ustensiles d'abord dans un élan d'amitié. Ces outils ont bouleversé les Amérindiens par leur efficacité, leur rapidité, leur puissance et leur force comparative-ment à leurs outils.

«Les nouveaux outils que nous échangeons avec eux facilitent leur vie considérablement», affirmait un coureur de bois. Cependant, ces outils ont également eu des conséquences néfastes sur la vie des Amérindiens. Ne connaissant plus les techniques séculaires de fabrication de la plupart de ces outils, la plupart optent aujourd'hui pour l'équivalent européen qui est souvent de plus haute qualité. «Ils deviennent de plus en plus dépendants», terminait-il.



LES AMÉRICAINS COULENT LE NANCY ET CONTRÔLENT L'ACCÈS AUX LACS HURON ET SUPÉRIEUR

Les troupes américaines ont coulé le navire britannique H.M.S. Nancy le 14 août 1814, sur la rivière Nottawasaga, entre le lac Simcoe et la baie Georgienne. Les hommes du lieutenant Worsley, parmi lesquels on comptait neuf voyageurs canadiens-français, 23 indiens et 22 hommes d'équipage, ont bien tenté de se défendre contre les trois navires américains, le Niagara, le Tigress et le Scorpion, mais en vain. «Nous tenterons de nous rendre au Fort Michillimakinac, puis de revenir surprendre les forces américaines. Les postes du nord-ouest dépendent de cette route qui passe par le lac Simcoe depuis que nous ne contrôlons plus le lac Érié. Il faut à tout prix que nous reprenions le contrôle de la rivière Nottawasaga», affirmait Worsley au lendemain de la bataille navale. (Source: National Archives of Canada, C-013184, Richardson, Bond & Wright Limited)

Les Anglais abandonnent finalement le Fort St. Joseph

(ÎLE SAINT-JOSEPH, 1814) — La signature d'un traité de paix la semaine dernière entre les Britanniques et des Américains a mis fin à la guerre de 1812, forçant les deux côtés à restituer les territoires conquis durant cet affrontement. Les Britanniques ont donc quitté l'île Makinac, mais plutôt que de retourner au Fort St. Joseph, la contrepartie britannique du Fort Michillima-

kinac, ils ont bâti un fort sur l'île Drummond.

La décision de bâtir un fort sur l'île Drummond a été prise en considérant l'attaque américaine sur le Fort St. Joseph un peu plus tôt. Les Américains avaient alors incendié le fort, détruisant les bâtiments importants.

En 1783, la signature du traité de Paris a mis fin à la Révolution américaine et

les Etats-Unis ont obtenu, en signant le traité, le Fort Michillimakinac. Lorsque les Américains ont pris possession du fort en 1796, les Britanniques furent forcés de construire un nouveau fort pour ne pas céder cette région jugée importante.

«Nous avons choisi de construire le nouveau fort sur l'île St-Joseph qui est située dans le détroit qui joint le lac Huron au lac Su-

périeur et qui demeure près de Michillimakinac. Cet emplacement joue un rôle défensif parce qu'il protège le commerce des fourrures contre la compétition américaine et permet de maintenir des bonnes relations avec les Amérindiens», expliquait un des dirigeants en charge de planifier la construction du fort.

La construction du fort a débuté avec l'érection du blockhaus en 1797. L'année suivante, la palissade, le poste de garde, la cuisine et l'entrepôt ont été construits. La construction s'est terminée plus tard avec l'ajout d'une boulangerie, d'une cheminée et d'un atelier de forgeron.

En 1807, les relations entre les Américains et les Anglais se sont détériorées à cause des politiques étrangères et commerciales des deux groupes ainsi qu'une dispute au sujet du contrôle des Grands Lacs. Ces deux facteurs ont contribué à la déclaration de guerre contre les Britanniques en juin 1812.

Durant la même année, le commandant de la garnison anglaise du Fort St. Joseph, le capitaine Charles Roberts, accompagné de 40 soldats réguliers, 150 Canadiens et 300 Amé-

indiens, ont attaqué la fortification américaine située sur l'île Mackinac et l'ont capturée. Après la victoire,

Roberts et ses hommes ont opté de s'installer à Mackinac et le Fort St. Joseph fut abandonné.

Signature d'un traité historique entre la Couronne et les Ojibwés du lac Huron

(SAULT-SAINT-MARIE, 1850) — Le 9 septembre, seulement deux jours après avoir conclu un traité avec les Ojibwés du lac Supérieur, William Benjamin Robinson a conclu un traité de terres avec les Ojibwés du lac Huron.

Le traité a été conclu entre Robinson, le représentant du gouvernement britannique, et les nombreux chefs des diverses tribus ojibwées qui habitaient les rives nord et est du lac Huron de Penetanguishene à Sault-Sainte-Marie.

Le traité du lac Huron, comme l'avait fait celui du lac Supérieur, a concédé les terres des Amérindiens au gouvernement britannique. Les Amérindiens ont conservé des réserves sur lesquelles ils peuvent résider en pratiquant l'agriculture.

En cédant leurs terres, les chefs ont reçu un paiement de 2000 livres et une annuité de 600 livres à chaque tribu, comparativement à l'annuité de 500 livres garantie aux signataires du traité conclu entre Robinson et les Ojibwés du lac Supérieur.

«En plus de leur donner des annuités que nous jugeons généreuses, nous avons garanti, aux Ojibwés des lacs Supérieur et Huron le droit de chasse et de pêche sur l'ensemble des territoires, même ceux qu'ils nous ont cédés. Cependant, ils ne sont pas en mesure de pratiquer la chasse et la pêche sur les territoires vendus à des individus ou des compagnies, car ces territoires, n'appartenant plus au gouvernement, deviennent des territoires privés» expliquait Robinson pendant une longue conférence de presse.

Ces traités de terres étaient importants pour le gouvernement britannique car ils permettront la colonisation dans le nord-ouest et, espère le gouvernement, un agrandissement de la colonie.

FUSION MAJEURE ENTRE LES COMPAGNIES DE LA BAIE D'HUDSON ET DU NORD-OUEST

(MONTRÉAL, 1821) — Dans un événement qui va changer à jamais le commerce des fourrures dans la colonie, la Compagnie de la baie d'Hudson et la Compagnie du Nord-Ouest ont entrepris une fusion, mettant fin à un demi-siècle de concurrence féroce pour dominer la traite de fourrures.

La nouvelle compagnie, qui a gardé le nom de la Compagnie de la baie d'Hudson, a obtenu, du gouvernement britannique, le monopole du commerce des fourrures dans les Terres de Rupert et le Nord-Ouest.

«Cette fusion sera être bénéfique non seulement d'un point de vue économique pour la nou-

velle compagnie puisque l'intense concurrence des dernières années avait entraîné des dépenses additionnelles. Une rumeur a circulé à l'effet que la Compagnie de la baie d'Hudson avait même dû annuler les dividendes annuels à ses actionnaires tellement les finances étaient dans un état précaire.

Selon les analystes, la situation pourrait sauver l'entreprise de la faillite. «Cette fusion a permis aux responsables d'abaisser les coûts des opérations en fermant des postes de traite et en supprimant des emplois, ce qui va permettre d'accroître les revenus», expliquait Gregory McNeil.

Un employé qui venait tout juste d'être congédié par la compagnie a affirmé que cette fusion n'allait pas améliorer la situation des Amérindiens, mais elle allait plutôt leur nuire davantage. «L'inégalité des échanges va s'accroître, car la Compagnie de la baie d'Hudson dominera l'ensemble du commerce. Cette fusion élimine la concurrence, sauf pour la concurrence américaine qui est seulement présente sur la côte ouest et dans les Prairies. Dans les régions à l'intérieur du pays où la concurrence américaine ne peut se rendre, la compagnie prendra avantage des Amérindiens en fixant des prix injustes».



ON N'ARRÊTE PAS LE PROGRÈS !

Serait-on à la fin de l'époque du castor et au début du règne du pin au nord du lac Huron et de la baie Georgienne? Cet agriculteur et son fils ont passé le printemps 1850 à couper les plus beaux spécimens et à les préparer pour l'expédition vers Québec. Le bois prendra des mois à se rendre à Québec, où il sera vendu et expédié en Angleterre. (Source: Archives publiques de l'Ontario, I0003293)

Changement de direction à la mine Bruce

(SAULT-SAINTE-MARIE, 1852) — L'honorable James Ferrier a remplacé George Moffat au poste de président de la mine Bruce et E. B. Borron a succédé au Capitaine Roberts en tant que directeur de la mine après quelques années d'activité minière peu rentables.

Les profits amassés depuis quatre ans d'exploitation à la mine Bruce étaient insuffisants. Rendus depuis incapables d'acheter la machinerie et de l'équipement minier ainsi que défrayer des dividendes, les dirigeants de la société minière de Montréal ont entrepris des changements au niveau de la direction.

«Nous tenons à remercier Monsieur Moffat pour tout ce qu'il a fait afin de mettre sur pied la mine Bruce», expliquait un dirigeant de la Compagnie mi-

nière de Montréal. «Cependant, nous croyons que Monsieur Ferrier pourra plus facilement résoudre le problème et nous propulser dans une ère de développement et de prospérité», ajoutait-il avec un ton d'optimisme.

L'histoire de la mine Bruce a débuté en 1846 lorsqu'un nommé James Cuthbertson, un connaisseur des minéraux de la région des lacs Huron et Supérieur, a enregistré la concession sur la propriété. Au même moment, la Compagnie minière de Montréal a envoyé des arpenteurs dans cette région afin de pouvoir développer leurs activités minières. Après avoir examiné le terrain de Cuthbertson et l'avoir jugé riche en minéraux, la compagnie a acheté le terrain pour 40 000 livres.

L'été de la même an-

née, la compagnie a commencé les opérations de base sur son nouveau territoire. Des travailleurs ont dégagé le terrain, construit les bâtiments nécessaires et creusé un puits.

En 1848, les progrès sont devenus plus évidents avec la découverte de spécimens de minerai que l'on jugea suffisamment riches. La compagnie a acheté de la machinerie de la Grande-Bretagne et a envoyé à Swansea, au pays de Galles, ses spécimens de minerai afin de le faire traiter.

Bien que le minerai s'est avéré plutôt riche, Roberts, le directeur de la mine, doutait que les filons de minerai étaient assez creux. Après une rencontre avec les dirigeants de la mine et une exploration du terrain, les dirigeants ont décidé de continuer leurs opérations.

Les pins blancs arrivent aux scieries

(BLIND RIVER, 1885) — Le pin blanc coupé dans la région d'Algoma durant l'automne dernier est finalement arrivé aux scieries de Spragge, Blind River et Thessalon par les rivières des Français, Spanish et Mississagi ce printemps. Le dégel de ces rivières et la fonte de la neige ont permis la drave, moyen de transport efficace et pratiqué par les plus téméraires des travailleurs forestiers.

«Le pin blanc que les scieries ont reçu aujourd'hui est le résultat d'un automne où nous avons travaillé du matin au soir avec nos haches et nos scies en abattant les arbres et les sciant en billes de 8 à 20 pieds. L'hiver, les char-

retier et les débardeurs ont transporté le bois sur les traîneaux tirés par des chevaux sur des chemins de glace jusqu'à la rivière la plus proche», expliquait un bûcheron qui a participé à l'exploitation des pins depuis plus de cinq ans.

Depuis 1870, les forêts du nord de l'Ontario sont ouvertes à l'exploitation afin de remplir la demande du bois d'œuvre et du bois de construction. La région d'Algoma est remplie de pins blancs, l'espèce la plus hautement recherchée.

«Le pin blanc est exploité parce qu'il est assez solide pour construire des mâts de navires, peut s'adapter à la construction de plusieurs produits et la

valeur demeure rentable même après un long transport», affirmait un dirigeant de la scierie à Thessalon.

Afin de pouvoir pénétrer les terres de la Couronne et abattre le pin blanc, le grand arbre du nord mesurant parfois jusqu'à 70 mètres de hauteur et ayant un diamètre de deux mètres, les bûcherons devaient obtenir la permission du gouvernement de l'Ontario. Après avoir reçu la permission, des gens qui connaissaient bien la région faisaient l'inventaire des arbres et obtenaient un permis officiel de coupe qui spécifiait l'étendue et l'emplacement du terrain qu'ils pouvaient couper au printemps.

L'île Manitoulin sera ouverte à la colonisation

(ÎLE MANITOULIN, 1862) — Le 6 octobre, un accord a été conclu entre le gouvernement de la Province du Canada et les chefs des Outaouais, des Chippewas et des autres Amérindiens qui habitaient l'île Manitoulin. L'honorable William McDougall, le chef des Affaires indiennes et William Spragge, son adjoint, ont représenté le gouvernement lors des négociations.

Le nouveau traité a remplacé celui de 1836 dont la terminologie vague a quelque peu embrouillé les Amérindiens. Cet ancien traité avait été conclu entre Sir Francis Bond Head, le gouverneur du Haut-Canada à l'époque, et les chefs des Outaouais et des Chippewas. Les Britanniques ont dit qu'ils possédaient l'île, mais ils ont laissé les Amérindiens l'habiter tandis que ces derniers croyaient encore en posséder le titre.

«Ce traité va améliorer le développement du pays et la condition des Amérindiens. Nous allons donner des terres aux Amérindiens qui habitent déjà l'île et le reste des terres seront vendues aux colons afin de pratiquer l'agriculture dans ce coin

du pays. En plus, les bénéfices des ventes, dont les frais d'arpentage, seront déduits et investis pour le bien des Amérindiens», expliquait McDougall.

Pour l'obtention de l'île et les travaux d'arpentage, le gouvernement a donné 700\$, 50 à 100 acres de terre par famille tout dépendant de la situation familiale ainsi que le droit de pêcher sur tous les cours d'eau touchant l'île Manitoulin.

Le choix de terres,

fait par les Amérindiens eux-mêmes, doit être approuvé par le gouvernement. Ces terres doivent être adjacentes et toute dispute pour une terre sera réglée par un représentant du gouvernement.

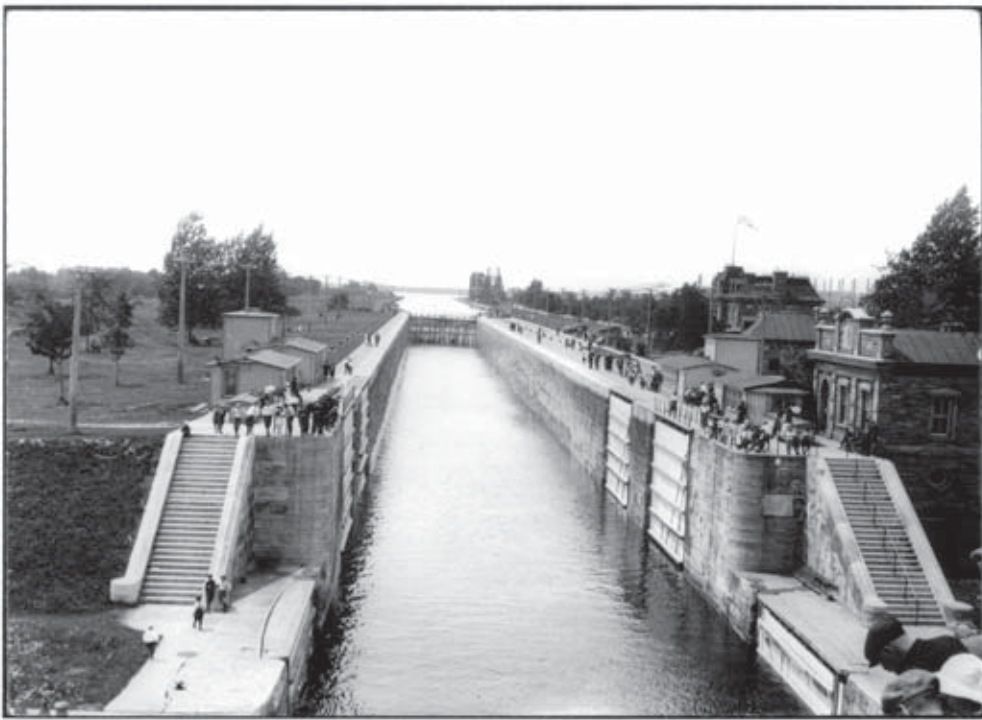
Bien que les tribus habitant l'ouest de l'île aient accepté le traité, celles vivant à l'est d'Heywood Sound et le golfe Manitoulin ont refusé ce traité et donc, ces conditions ne se seront pas appliquées à eux.

L'Ontario enverra un représentant à la conférence de Charlottetown

(TORONTO, 1864) — L'Ontario annonçait plus tôt cette semaine qu'elle enverra une délégation à la rencontre de Charlottetown. «Avec le Québec, nous irons rejoindre les colonies des maritimes pour discuter de la possibilité de former un état fédéral», expliquait George Brown, le chef du parti des Clear Grits.

Trois colonies de la région atlantique de l'Amérique du Nord britannique, l'Île-du-Prince-Édouard, la Nouvelle-Écosse et le Nouveau-Brunswick, avaient déjà prévu de se rassembler à Charlottetown. En apprenant la tenue de cette rencontre, les représentants du Canada-Uni, John A. MacDonald et Georges-Étienne Cartier ont tout de suite appuyé la proposition de Brown qui détient la balance du pouvoir au Parlement.

On parle de plus en plus de cette union fédérale à cinq, et certains avancent même l'idée de former un nouveau pays *A mari usque ad mare*, d'un océan à l'autre, pays dans lequel la position stratégique des communautés telles Sault-Sainte-Marie et Thunder Bay pourrait être bénéfique.



Le nord de l'Ontario ouvert sur le monde

Les citoyens de Sault-Sainte-Marie et de tout le nord de l'Ontario ont raison de se réjouir après l'ouverture, hier, du canal. On prévoit que ce canal permettra entre autres un accès plus facile au lac Supérieur. (Source: Archives publiques de l'Ontario, I0003618)

Le canal de Sault-Sainte-Marie ouvert à la circulation

(SAULT-SAINTE-MARIE, 1895) — Le canal de Sault-Sainte-Marie, prêt pour accommoder le trafic commercial depuis septembre, a officiellement été mis en marche en octobre lorsque le *Majestic*, un bateau à vapeur canadien de 700 passagers, a entrepris la première traversée du canal.

«Ce projet est le fruit d'une longue période de planification et d'efforts soutenus au niveau de la construction, un projet qui finalement aura duré près d'un demi-siècle», proclamait un représentant du gouverne-

ment canadien. «Le canal va faciliter le transport de marchandises», ajoutait-il.

L'utilité d'un canal s'est faite de plus en plus sentir dans les années 50 lorsque les activités minières, c'est-à-dire l'exploitation et l'extraction des minéraux, ont pris de l'importance au pays. Les rapides ont nuit au transport des minéraux parce qu'elles obligeaient les gens impliqués à entreprendre un portage qui gaspillait du temps.

Lorsque les Américains ont construit, en 1855, un canal sur leur côté

de la rivière, le projet canadien est tombé à l'eau parce que le gouvernement et le secteur privé ont décidé que la construction d'un canal sur le côté canadien était inutile.

L'incident du *Chicora* en 1870 a poussé le gouvernement canadien à reprendre les discussions sur la construction d'un canal. Après la rébellion de Louis Riel, des troupes militaires furent envoyées afin de rétablir l'ordre au Manitoba. Les provisions pour «l'Expédition de la rivière Rouge», envoyées à bord de deux bateaux nommés *l'Algoma* et le *Chicora*, sont arrivées au canal américain où les responsables ont refusé l'accès au *Chicora*. Une entente entre les deux gouvernements a résolu le problème, mais le refus original avait déjà nui à l'expédition.

En 1888, le gouvernement a autorisé la construction du canal même si l'opposition jugeait ce projet comme n'étant pas nécessaire. Le Parlement a également approuvé un budget de 2 800 000 \$ au lieu d'un million qu'il avait accordé à l'origine.

La responsabilité de rédiger les contrats était celle du Département des chemins de fer et des canaux qui a décidé de séparer la construction du canal en trois sections. Les deux premières sections du contrat, celle de la construction du chenal et de l'entrée inférieure du canal et celle de la construction de l'écluse ont été accordées à la firme MM Hugh Ryan et compagnie. Le département a accordé le contrat de la construction de l'entrée supérieure à la firme MM Allan et Flemming.

En 1891 et 1892, les promoteurs du projet ont apporté un grand nombre de modifications aux maquettes originales. La date d'échéance a changé à plusieurs reprises pour finalement être fixée au mois de juillet en 1894. En plus, le Département des chemins de fer et des canaux a modifié les plans afin d'agrandir, d'élargir et d'approfondir le canal aux dimensions retrouvées à la fin de la construction.

L'empire de F.H. Clergue s'effondre

(SAULT-SAINTE-MARIE, 1903) — La firme financière Speyer and Company a pris possession des actifs et des propriétés de la compagnie Consolidated Lake Superior Corporation et les Allied Companies mettant fin au règne de Francis H. Clergue qui a développé et possédé ces industries sur une période de près de 20 ans.

Ce transfert de possession a eu lieu malgré les efforts de plusieurs membres des gouvernements provincial et fédéral qui craignaient que le transfert ne serait en fait que la première étape d'une tentative de prise de contrôle des Allied Companies par la puissante U.S. Steel. En essayant de protéger les compagnies, les gouvernements ont proposé un plan financier et tenté d'obtenir des fonds en envoyant Clergue et le sénateur Raoul Dandurand en Grande-Bretagne, mais en vain. Clergue a perdu son empire malgré ses nombreux efforts.

Francis H. Clergue avait fait une entrée remarquée à Sault-Sainte-Marie en 1894 avec son collègue Edward Varian. Ils étaient arrivés en bateau à vapeur en espérant acheter la compagnie Sault Ste. Marie Gas, Light and Paper Co. Dès son arrivée sur le côté américain où il demeurait pour l'instant, il a préparé une présentation qu'il devait faire au conseil municipal et à l'assemblée des

citoyens de la ville.

Lors de cette assemblée, Clergue a offert d'acheter les actions de la ville dans la société Ontario and Sault Ste. Marie Water and Light Co. moyennant la somme de 260 000 dollars qui équivalait à la valeur de l'investissement de la ville. En plus, Clergue promettait de dépenser 200 000 dollars à Sault-Sainte-Marie avant la fin de 1895 et un autre 300 000 dollars avant la fin de 1897 à condition que la compagnie détienne le monopole de l'approvisionnement en eau et en électricité à la ville et que la compagnie et les autres créées dans le futur

soient exemptées des taxes municipales pour une période de 10 ans. Le conseil municipal a accepté ces conditions et signé les contrats nécessaires le 3 octobre 1894, seulement deux jours après la présentation de Clergue. Ainsi débutait une tumultueuse aventure.

Le premier objectif fut alors de développer le potentiel hydro-électrique des chutes Sault-Sainte-Marie, objectif que le secteur privé et la ville avaient tenté d'atteindre avant l'arrivée de Clergue, mais dont les résultats étaient plutôt piètres. Clergue croyait qu'en développant l'hydro-électricité, les indus-

tries s'établiraient dans la région, mais ce ne fut pas le cas.

«Ne voyant pas les industries s'établir dans la région, j'ai décidé de construire un moulin à pâte à papier parce que la région est recouverte d'épinettes, conifères utiles dans cette production. Le moulin sera un marché pour l'électricité et le revenu créé par l'usine permettra de payer les rénovations de la centrale et la construction du moulin», annonça Clergue à un petit groupe de journalistes.

Avant 1902, des négociations entre Clergue et les dirigeants de la mine de nickel à Sudbury ayant échoué, Clergue décida d'acheter sa propre mine de nickel afin de produire le sulfate, un produit secondaire dans la production de nickel et nécessaire à la production de pâte de papier.

Le refus de Clergue de gaspiller des ressources et la possibilité de diversifier ses entreprises ont mené les scientifiques de Clergue à créer un nouvel alliage à base de fer et de nickel qui lui a valu un contrat de cinq ans avec la géante firme allemande Krupp, afin de produire des armes. Clergue a encore diversifié ses entreprises en construisant une aciérie qui produisait des rails pour le chemin de fer qu'il voulait



Francis H. Clergue
(Reproduction autorisée
par la Bibliothèque
municipale de Sault-
Sainte-Marie)



UN PEU DE REPOS AVANT DE PARTIR POUR LE NORD

Des membres du Groupe des Sept, dont la popularité est présentement en pleine croissance, se sont rassemblés la semaine dernière au Arts and Letters Club de Toronto. Certains membres du groupe prévoient retourner dans le district d'Algoma cet automne pour s'y inspirer de la nature très particulière. (Source: Archives publiques de l'Ontario/10010313)

Des membres du Groupe des Sept passent l'automne à s'inspirer du nord de l'Ontario

(LAC SUPÉRIEUR, 1926-1927) — Pour la quatrième année consécutive, Lawren Harris et A.Y. Jackson, deux membres du fameux Groupe des Sept, sont venus passer l'automne sur les rives du lac Supérieur. Pour ce voyage de peinture, les deux hommes seront accompagnés de A.J. Casson, un artiste qui s'est joint au groupe en 1926.

Au moment de la création officielle du groupe lors d'une exposition commune en mai 1920, le mouvement comptait déjà presque une décennie. En effet, Harris, Arthur Lismer, J.E.H. MacDonald, F.H. Varley, Frank H. Johnston et Franklin Carmichael considéraient tous Tom Thomson, décédé tragiquement en 1917, comme membre du groupe.

En 1912, Lismer a attribué la création du mouvement aux peintures de Thomson. Ces peintures présentaient bien le paysage de la région au nord de la baie Georgienne. Harris a également associé la création du mouvement en 1912 au constat qu'il fit alors quant à la ressemblance entre ces œuvres et celles de MacDonald. Ce dernier a présenté Harris à

Thomson, Lismer, Varley, Carmichael et Johnston qui travaillaient à la firme d'art commercial Grip Limited.

Toutefois, c'est dans l'oeuvre de Thomson sur le nord canadien que Lismer et Harris trouvèrent la philosophie du groupe. Harris et MacDonald entreprirent un voyage à Buffalo en 1913 où ils furent exposés à l'oeuvre d'artistes scandinaves, ayant comme sujet les paysages de leur pays. Cette expérience ne fit que renforcer le mouvement.

En 1913, Harris dirigea, avec son ami le docteur James MacCallum, la construction d'un studio. Lorsque les travaux furent achevés un an plus tard, le studio fut fréquenté par Jackson, Harris et MacDonald. Le trio chercha à convaincre Thomson d'y habiter avec eux, mais Thomson refusa. Cependant, il a accepté de vivre dans une cabane, réparée par le groupe, déjà sur la propriété, car elle lui a fait penser à la vie dans le Nord.

La Première Guerre mondiale divisa le groupe. MacDonald, Lismer, Varley et Johnston étaient alors trop occupés pour peindre. Jackson fut blessé en France dans un combat tandis que

Harris fut gravement incommodé par des raisons médicales, notamment une dépression accentuée par la mort de son frère.

En 1918, après une période de convalescence, Harris et MacCallum entreprirent des voyages d'exploration dans le district d'Algoma. L'Algoma Central accepta de modifier un wagon de marchandises en logement en posant des fenêtres, des lits et d'autres appareils nécessaires. Pendant quatre années, Harris est allé dans la région à l'automne avec certains membres du groupe pour peindre des paysages. Ils peignaient à longueur de journée et le soir, ils exposaient leur travail aux autres afin d'être critiqué et de recevoir de l'encouragement.

Durant leur carrière, les membres du groupe furent reconnus non seulement pour leurs styles, mais pour les paysages particuliers qu'ils ont peints et la simplicité de ces paysages. Pour plusieurs de ces artistes, le paysage du nord de l'Ontario, en particulier d'Algoma et du lac Supérieur, a bien représenté l'essentiel du Canada.

«Le Groupe des Sept

a aidé la jeune nation canadienne à se donner une identité propre à elle, fraîche et téméraire», affirmait un critique d'art de la métropole ontarienne. «Pourtant, ce sont des paysages naturels que les membres du groupe ont choisi de peindre pour représenter cette nouvelle société industrielle et urbaine du Canada», terminait-il.

L'ÉMEUTE DE SAULT-SAINTE-MARIE EST MATÉE

(SAULT-SAINTE-MARIE, 1903) — Une émeute à Sault-Sainte-Marie s'est terminée la nuit dernière, ce qui a mis fin à une journée de destruction.

«Nous avons essayé de calmer les émeutiers qui n'étaient pas des habitants d'ici en leur offrant de la nourriture et une place à coucher», expliquait un habitant de Sault-Sainte-Marie.

L'émeute a commencé lorsque des travailleurs du bois et de la construction qui n'avaient pas été payés depuis longtemps, ont marché en direction de la ville en suivant le chemin de fer Algoma Central.

Les travailleurs de l'aciérie se sont joints à ces derniers le 27 septembre et ils se sont dirigés vers le quartier général de la compagnie Consolidated Lake Superior Co. Ils ont encerclé l'édifice, cassé les fenêtres et pénétré à l'intérieur.

Afin de contrôler l'émeute, les bars ont été fermés et le traversier a été envoyé du côté américain de la rivière. La police locale, les gardiens de sécurité de la compagnie, la milice locale, certains habitants et les renforcements de Thessalon ont protégé les autres propriétés de la compagnie jusqu'à la fin de l'émeute.

Un effort de guerre remarqué chez Algoma Steel

(SAULT-SAINTE-MARIE, 1916) — L'Algoma Steel, un des principaux producteurs d'acier au Canada, a relevé le défi de la Commission impériale des munitions en modifiant sa production d'acier pour assurer que l'effort de guerre soit un succès pour le Canada et ses alliés européens.

«Lorsque j'ai parlé à Sir Robert Borden, notre premier ministre, au mois de mars, je l'ai assuré que l'Algoma Steel continuerait de faire tout en son pouvoir pour contribuer à l'effort de guerre. Cette année, la compagnie a produit 100 000 tonnes d'acier et de nos 400 fournisseurs, elle est au premier rang en tant que production. Le premier ministre était impressionné par ces résultats», expliquait Joseph Flavelle, le responsable de la Commission impériale des munitions, chargée de coordonner la production dans l'Empire britannique.

Avec l'arrivée de la guerre, Algoma Steel souhaitait obtenir le marché de l'acier autrefois fourni par le nouvel ennemi allemand, mais tel ne fut pas le cas. La diminution de la demande et de la production de rails durant la guerre ont mené à un manque de rails de production canadienne, forçant les dirigeants du Canadian Northern à importer des rails pour terminer la construction de leur ligne.

La guerre a transformé la production d'acier et de fer au Canada, Algoma Steel en étant un bon exemple. L'acier de la compagnie, auparavant utilisé exclusivement pour produire des rails, est maintenant utilisé pour produire des cartouches pour les soldats canadiens et leurs alliés.

La transition de la production d'Algoma Steel a été difficile pour la compagnie qui manquait déjà de main-d'œuvre à cause de la conscription. Le gouvernement fédéral a fait un prêt de 500 000\$ à la compagnie afin de faciliter l'adoption dispendieuse de la méthode à feu ouvert au lieu de la méthode Bessemer qu'elle utilisait presque exclusivement jusqu'en 1914.

Le corps de Tom Thomson retrouvé

(LAC CANOE, 1917) — Le corps de Tom Thomson, le peintre canadien de renom, a été retrouvé hier, le 16 juillet, huit jours après qu'on ait découvert son canot renversé.

Thomson, un amateur de chasse et pêche âgé

de 39 ans, avait été aperçu pour la dernière fois vers midi alors qu'il partait en canot pour aller pêcher sur l'Île Wapomeo.

Sa carrière d'artiste avait débuté en 1906 et se poursuivit alors qu'il se mit au service de l'atelier de design Grip Limited. C'est là qu'il rencontra les artistes J.E.H. MacDonald, Fred Varley, Arthur Lismer, Frank Johnston et Franklin Carmichael.

Les artistes dessinaient des croquis des rivières Don et Humber dans la région de Toronto, mais ils cherchaient des paysages plus sauvages.

En 1912, Thomson s'est rendu au Parc Provincial Algonquin où il a dessiné des croquis et entrepris une longue excursion de la rivière Spanish jusqu'à Mississagi.

L'année suivante, il a rencontré A.Y. Jackson et le docteur James MacCallum. Ce dernier lui a offert de le subventionner s'il concentrait sur la peinture.

Il peignait régulièrement au Parc Algonquin et au lac Canoe où son corps fut retrouvé cette semaine.

Un gisement d'uranium découvert à Elliot Lake

(ELLIOT LAKE, 1953) — Le géologue Franc Joubin, avec l'aide du financier J.H. Hirshhorn, a découvert un important gisement d'uranium dans la région d'Elliot Lake. Le gisement, que l'on croit plus grand que celui d'Uranium City en Saskatchewan, a augmenté soudainement le potentiel de production canadienne d'uranium.

L'uranium, un métal blanc dur, dense et malléable, moins commun que le cuivre et le nickel est habituellement retrouvé dans le sol, la roche ou les cours d'eau sous forme d'oxydes ou de silicates et non à l'état métallique.

La première découverte de l'uranium remonte à 1789 suivant les travaux de Martin Heinrich Klapworth, mais ce ne fut pas avant 1896 qu'Henri Becquerel, un scientifique réputé mondialement, reconnut la propriété radioactive de l'uranium.

La découverte de gisements d'uranium au Canada se fit de façon plutôt précoce puisqu'on connaissait déjà au XIX^e siècle la présence de gisements sur la rive nord du lac Supérieur. Ce n'est toutefois qu'en 1930, avec les découvertes de Gilbert Labine au gisement de Port Radium au Grand lac de l'Ours, dans les Territoires

du Nord-Ouest, que l'on commença à comprendre le potentiel commercial de l'uranium. À la fin des années 1940, un autre gisement avait été découvert au nord de la Saskatchewan, dans une région qui porta dès lors le nom d'Uranium City.

Les nombreuses découvertes en physique, comme la séparation des atomes de l'uranium pour créer de l'énergie transformable en électricité à l'aide du réacteur Candu, de fabrication canadienne, ont augmenté la demande en uranium dans les années 1940 et 1950, non seulement au Canada, mais partout au monde.

«Cette région va sûrement connaître une augmentation rapide de sa population, car les prospecteurs et les mineurs arriveront de tous les coins du pays pour s'établir et exploiter ce gisement», racontait la semaine dernière un spécialiste du secteur minier. «Ce métal est important pour la production d'électricité et d'armes nucléaires», ajoutait un mineur optimiste nouvellement arrivé dans la région.



Le Edmund Fitzgerald ne répond plus

On est toujours sans nouvelles du Edmund Fitzgerald, un navire disparu tard hier soir, le 10 novembre 1975, dans une grave tempête sur le lac Supérieur. Selon les derniers rapports obtenus, le navire aurait donné signe de vie au Arthur M. Anderson qui le suivait dans la tempête en tentant de le diriger puisque le Fitzgerald avait perdu l'usage de ses deux radars. Le dernier contact aurait eu lieu vers 19h10 et le capitaine du Anderson affirme avoir perdu la trace radar du Fitzgerald vers 19h25. Parti avec une cargaison de 26 000 tonnes de minerai de fer, le navire, un des plus gros à sillonner les Grands Lacs, se dirigeait vers l'île Zug, sur la rivière Déroit. Au moment de perdre sa trace, le Edmund Fitzgerald était à une trentaine de kilomètres de Whitefish Point et comptait un équipage de 29 hommes. (Sources et copyright: S.S. Edmund Fitzgerald Online et Marine Historical Society of Detroit)

L'industrie forestière reprend des forces

(SAULT-SAINTE-MARIE, 1946) — La fin de la guerre entre les Alliés (France, États-Unis, Grande-Bretagne et Commonwealth) et l'Axe (Allemagne, Italie et Japon) et le retour à la paix ont permis à l'industrie forestière, notamment la production de pâte et papier, de reprendre sa vigueur.

Afin de remplir les besoins créés par cette hausse rapide de produc-

tion de pâte à papier, les compagnies ont rénové les moulins délaissés par les travailleurs pour les champs de bataille sept ans plus tôt.

Durant la dernière décennie du XIX^e siècle, les investisseurs, des Canadiens comme des Américains, avait réussi à exploiter le terrain accidenté et rocheux de l'Ontario pour remplir la demande croissante de pâte et papier, provenant surtout de la

croissance des villes américaines. Un terrain qui est également parsemé de cours d'eau, sapins baumiers, de pins et d'épinettes.

«Nos prédécesseurs ont choisi cette région parce que les longues fibres de l'épinette noire, abondante dans les environs, sont particulièrement utiles pour fabriquer du papier journal. En plus, les rivières de l'Ontario et les Grands Lacs sont

un moyen de transport efficace et nous fournissent l'électricité nécessaire pour faire fonctionner les moulins», expliquait un représentant du moulin de Sault-Sainte-Marie.

Deux événements dans les années 1910 et 1920 ont permis à l'industrie forestière de se développer davantage. Le gouvernement de l'Ontario a adopté une loi stipulant que le bois coupé sur les terres de la Couronne et utilisé pour la production de pâte et papier devait être transformé en Ontario, ce qui a mené à une vague de construction de moulins au Canada par des entreprises américaines. Cette loi ainsi que l'élimination des tarifs douaniers sur le papier-journal par les États-Unis, a multiplié la production de pâte et papier.

Dès les années 1930, des moulins avaient été érigés partout dans le nord de l'Ontario, incluant ceux à Sault-Sainte-Marie, Kapuskasing et Fort France. La foresterie est aujourd'hui une des industries en tête au niveau du capital investi, de la main-d'oeuvre et de la valeur des exportations, mais comme la majorité des industries, la crise des années 1930 a diminué la productivité de ce secteur. «Nous comptons beaucoup sur une reprise économique avec la fin de la guerre», laissait entendre le directeur général de l'usine de Sault-Sainte-Marie.

UN ACCÈS SUPPLÉMENTAIRE JUSQU'À L'ÎLE MANITOULIN

(ÎLE MANITOULIN, 1974) — La Commission de Transport Ontario Northland (CTON) a mis en service plut tôt cette semaine le Chi-Cheemaun, un traversier d'une valeur de 12 millions de dollars. Ce navire, un des derniers construits aux chantiers navals de Collingwood, aura la chance de transporter des voyageurs qui voudraient visiter la baie Georgienne jusqu'à l'Île Manitoulin agissant comme un complément au pont pivotant de Little Current.

Le Chi-Cheemaun, nommé d'après une expression ojibwée signifiant immense canot, a remplacé le Norisle qui était en service depuis 1946 et le Norgoma, en service depuis 1949. Le Norisle a été transformé en musée-restaurant et les gens pour-

ront désormais le visiter à Manitowaning tandis que les gens pourront visiter le Norgoma à Sault-Sainte-Marie.

Le Chi-Cheemaun, mesurant 365 pieds, peut transporter un maximum de 638 passagers et 143 véhicules pour le voyage



Le Chi-Cheemaun (Source: CTON)

d'une heure et 45 minutes et offre un service de cafétéria qui peut accommoder 235 personnes. Le traversier fait son voyage entre

les communautés de Tobermory au sud de la péninsule Bruce et South Baymouth sur l'Île Manitoulin, plusieurs fois par jour et transporte en moyenne 85 000 véhicules et 200 000 personnes par année.

L'accès à l'Île Manitoulin est également rendu possible grâce au pont pivotant de Little Current, le seul encore en utilisation au Canada, dont la construction débuta en 1912. La compagnie Foundation Co. s'était alors vu accordé un contrat pour la construction des piles et des

fondations.

Le pont avait alors été construit de deux poutrelles de 70 pieds de longueur dans la partie nord qui donne accès à l'Île Goat. Une autre poutrelle de 60 pieds donne accès au sud de l'Île Manitoulin. La partie pivotante du pont mesure 368 pieds et est à environ 17 pieds au-dessus du niveau de l'eau. Lorsqu'il est en position de pivot, le pont laisse un espace de 160 pieds sur chaque côté pour laisser passer les navires à chaque heure.

Originellement, le pont était réservé aux trains, mais en 1946, le gouvernement de l'Ontario a apporté des modifications à l'autoroute 6 et recouvert le pont d'asphalte afin de permettre aux voitures de voyager sur le pont.

Uranium

Description physique:

Blanc argenté
Métal dur
Dense
Malléable

Propriétés

Symbole atomique: U
Numéro atomique: 92
Masse atomique:
238,029
Point d'ébullition:
4131°C (4407 K)
Point de fusion: 1135°C
(1408 K)

Utilisations

Production d'électricité
Production d'armes nucléaires

Les Nouvelles

1976 à aujourd'hui

DE LA RÉGION DES GRANDS LACS

2 \$

La ville d'Elliot Lake renaît

La population d'Elliot Lake n'est pas au niveau qu'elle l'était au plus fort de la période d'exploitation de l'uranium, mais la ville est demeurée populaire pour les touristes.

La ville fut officiellement fondée en 1955, seulement deux ans après la découverte de riches gisements d'uranium dans la région. La demande américaine élevée de l'uranium pour des raisons militaires avait alors permis à la communauté d'entrer dans une ère de prospérité.

Vers 1959, neuf compagnies minières exploitaient la région et plus de 25 000 personnes l'habitaient. Durant cette même année, le gouvernement américain a décidé de ne pas renouveler ses contrats pour l'uranium.

Malgré une période pendant laquelle l'industrie a réussi à se maintenir

dans les années 1960, 1970 et 1980, la population et le nombre de gisements exploités à Elliot Lake ont éventuellement chuté. En 1965, la population a chuté à seulement 6 600 personnes et seulement les mines Denison et Rio Algom étaient toujours en exploitation en 1970.

Au milieu des années 1990, la ville d'Elliot Lake a appris que l'exploitation de l'uranium cessait, causant la fermeture de la dernière mine. Certains analystes ont établi un lien direct entre la fermeture et le démantèlement de l'ancien bloc communiste.

Aujourd'hui, les gens peuvent visiter le musée nucléaire et minier qui fait partie du temple de la renommée de l'industrie minière du Canada. Elliot Lake était l'emplacement idéal pour ce musée

parce qu'il y a moins de 50 ans, la ville était considérée la capitale mondiale de l'uranium. Le musée d'Elliot Lake retrace l'histoire de l'industrie minière, l'histoire des trappeurs et de l'industrie forestière offrant aux visiteurs des renseignements sur plusieurs facettes de la vie dans cette belle région du Moyen-Nord de l'Ontario.

Roberta Bondar s'est envolée à bord de la navette spatiale américaine Discovery ce matin. Il s'agit de la première canadienne dans l'espace. (Source: Agence spatiale canadienne)



La voie navigable Témiskawa ouverte

La voie navigable Témiskawa permet aux gens qui le désirent de voyager 500 kilomètres à travers le Québec et l'Ontario tout en utilisant les mêmes routes que les Amérindiens et les explorateurs empruntaient il y a de cela des siècles.

Pour ce genre d'expédition, un petit bateau

de 30 pieds ou moins est favorable. Les gens partent de Notre-Dame-du-Nord, près du lac Témiscamingue et peuvent se rendre jusqu'à Arnprior en empruntant les routes des pionniers, des voyageurs et des marchands. Ce voyage, contrôlé par les plaisanciers, permet aux gens de voir des paysages extraordinaires.

Lors du voyage, les gens peuvent s'arrêter dans les villes et les villages sur les rives des rivières pour y rencontrer des gens accueillants. Les voyageurs peuvent passer la nuit à camper sur le bord de la rivière ou dans un hôtel ou une auberge parsemés çà et là tout au long de ce merveilleux trajet.

Au sujet de ce journal d'époque

Ce journal d'époque n'est pas à proprement parler un document historique. Son objectif est de stimuler la curiosité, surtout chez les touristes en visite, et d'encourager la découverte des immenses richesses trop souvent cachées que recèle ce beau coin de l'Ontario. Nous avons aussi voulu marquer de façon spéciale, sans pour autant rédiger un manuel d'histoire, la grande épopée des explorateurs téméraires qui sont passés ici en vagues successives.

Le lecteur doit donc s'attendre à trouver ici une version quelque peu «améliorée» de l'histoire. Ainsi nos «journalistes» se permettent-ils de faire rapport de leurs entretiens avec des personnages historiques. Vous comprendrez que ces entrevues sont fictives et il faudra éviter de prendre ces commentaires trop au sérieux, bien qu'une attention particulière ait été portée au sens historique du contenu qui, nous espérons, saura vous plaire.

Bonne lecture et bon séjour dans notre belle région.



TFO poursuit le rêve de Champlain :

Assurer une présence française en Ontario

À TFO, c'est l'histoire qui se vit, qui raconte, qui informe et qui se regarde **en français**.

Villages et Visages 2003

Consultez l'horaire sur tfo.org

Bourget

Casselman

Hearst

St-Isidore de Prescott

Alfred

Pointe-aux-Roches

Paincourt

Sturgeon Fall

Cornwall

Sudbury

Penetanguishene

Noëlville

TVOntario



Hawkesbury